ANTIDOTE
A LA PROCLAMATION DU DIRECTOIRE,
OU
LE DIRECTOIRE ET LE PEUPLE,
DIALOGUE. (*)

LE DIRECTOIRE.

FRANÇAIS, c'est au nom du salut public, au nom de l'intérêt de la patrie, que le Directoire s'adresse à vous, qu'il veut vous rallier tous autour de l'étendart de la République.

LE PEUPLE.

Directoire, si vous vouliez sincèrement nous rallier tous comme vous le dites, sous la même banniere, vous choisiriez, pour opérer ce prodige, des considérations plus touchantes que celles tirées de l'intérêt de la patrie et du salut public. Ne savons-nous pas que *l'intérêt de la patrie* n'a été jusqu'à ce jour que l'intérêt des factions et des tyrannies qui se sont succédées! Oublierons-nous aussi l'incendie et la démolition de nos villes *au nom du salut public*, l'incarcération

(*) Le Directoire ne dit rien dans ce dialogue qui ne soit extrait littéralement de sa proclamation aux Français, du 17 thermidor.

de trois cents mille français *au nom du salut public*, les noyades, les fusillades, les mitraillades exécutées et prônées comme des *mesures énergiques de salut public*; la France entiere, ellemême courbée pendant quinze mois sous la verge de fer rouge d'un comité infernal, se disant *de salut public*? Non, non, citoyen Directoire, votre devise de *salut public* ne peut plus convenir qu'à un peuple qui auroit besoin d'une épitaphe, et nous nous en passons fort bien. Votre *patrie* peut donc elle-même veiller à ses *intérêts*, qui ne sont plus les nôtres. Pour nous, tiraillés en sens inverses par dix mille factions qui nous déchirent à belles dents, rassasiés d'opprobres et de calamités, notre seul cri de salut sera désormais : *vive la vie ! et sauve qui peut.*

LE DIRECTOIRE.

En vain les factions s'agitent, en vain le crime conspire, en vain l'étranger salarié souleve et fait gronder toutes les passions. Peuple Français, la voix de tes magistrats empruntera de toimême une force, une puissance capable de faire retentir la vérité jusqu'aux extrémités de la république.

LE PEUPLE.

En vain les factions s'agitent, en vain le crime conspire, en vain, en vain. Déclamations bannales ! phrases usées, qui traduites en bon français veulent dire, qu'en vain des millions de malheureux gémissent et vous accusent, qu'en vain la vertu appelle par ses vœux un régime meilleur, qu'en vain l'étranger aigri par vos indiscrettes provocations, et soulevé par vos brigan-

dages a saisi enfin le glaive des vengeances et s'apprête à punir dix années d'oppression et de délire; que vous saurez bien encore, cette fois-ci rendre impuissans et les vœux de la vertu timide, et les cris du malheur, et les menaces de l'univers; qu'il ne vous faut pour cela qu'une nouvelle dose de cette crédulité populaire sur laquelle vous fondez votre puissance; qu'avec ce grand levier, fortifié il est vrai de quelques milliards que vous nous *emprunterez*; de quelques six cents mille hommes que nous vous donnerons à *dépenser*, vous jouerez bien de malheur si vous ne persuadez à l'Europe et à nous-mêmes, qu'il n'y a pas de régime plus doux, plus pacifique et sur-tout moins cher que la république.

LE DIRECTOIRE.

Républicains, écoutez les dépositaires de l'autorité, c'est de vous qu'ils veulent vous parler, c'est pour vous qu'ils veulent vous persuader, c'est pour vous qu'ils ont besoin de vous convaincre.

LE PEUPLE.

Dépositaires de l'autorité, ne sommes-nous pas forcés de vous écouter, puisque vous nous imposez silence à tous avec des mandats d'arrêt et des déportations? Derniérement encore, ne venez-vous pas de bâillonner toutes les bouches et de sceller toutes les presses? c'étoit sans doute pour être mieux *écouté* et mieux compris. Pauvre liberté de la presse! nous vous citerions bien en sa faveur un ancien proverbe qui dit, *que n'entendre qu'une cloche, c'est n'entendre qu'un*

son, et que le meilleur moyen de se faire croire est de réfuter ses adversaires par des raisons, et non par des mandats d'arrêt ; mais nous craindrions pour nous-mêmes vos fusillades et vos mitraillades, dont le son, il faut l'avouer, vaut mieux que le son de toutes nos cloches et que la raison de tous nos proverbes. Voyons donc, sans plus tarder, comment vous allez *nous persuader pour nous-mêmes* de la nécessité de sacrifier à votre service, le dernier écu et le dernier enfant qui nous restent. Nous serons d'autant plus charmés d'avoir dans votre éloquence des motifs de persuasion, que nous ne connoissons encore que les argumens tranchans de vos garnisaires et que la logique brutale de vos gendarmes.

LE DIRECTOIRE.

Apprenez que les ressentimens de nos ennemis vous menacent tous, que vous seriez tous frappés par leurs vengeances.

LE PEUPLE.

Citoyen Directoire, cette phrase veut-elle dire que nous serons tous pendus, parce que nous avons eu le malheur d'avoir des directeurs pendables, ou bien signifie-t-elle simplement que nous serons encore emprisonnés arbitrairement comme nous le sommes, fusillés par centaine comme nous l'avons été, accablés sous mille impôts comme nous le sommes, envoyés pieds et poings liés à la boucherie comme nos enfans le sont et comme nous ne tarderons pas à l'être nous-mêmes, si cela dure ? Dans la premiere supposition, nous nous rassurons un peu par la

pensée que si l'histoire fourmille d'exemples de quelques agitateurs scélérats punis pour les excès populaires qu'ils firent commettre, le phénomene de vingt millions de potences dressées pour vingt millions d'hommes est encore à naître ; qu'un tel événement est assez singulier pour n'être pas vu à la légere, depuis sur-tout que vous avez si bien dépeuplé nos forêts nationales, que bien loin d'y trouver le bois nécessaire à une si riche pendaison, à peine y trouveroit-on bientôt assez de verges pour réprimer les écarts de la jeunesse formée à vos écoles. Dans la seconde hypothèse, malheureux par vous, et menacés, dites-vous, de l'être encore par l'invasion de l'ennemi ; entre deux maîtres également barbares, nous imiterons l'insouciance philosophique de l'âne de la fable, et dirons, comme lui, que nous importe !

Nous fera-t-on porter double bât, double charge ?

LE DIRECTOIRE.

Apprenez que le retour de la royauté, décupleroit les maux dont vous vous plaignez ; et que la seule maniere d'en abréger la durée, d'en diminuer l'étendue est la résolution de les supporter avec énergie, et de s'y dévouer avec courage.

LE PEUPLE.

Nos maux décuplés ! ceci étonnera bien certains politiques qui prétendent que vous vous êtes élevés à un *maximum* de tyrannie inouï dans les annales des peuples ; nos maux décuplés ! le retour de la royauté nous donnera donc dix fois plus de lois révolutionnaires que nous n'en

avons eues ? au lieu de cinquante mille comités révolutionnaires, nous en aurons donc cinq cents mille ? au lieu de trente mille de nos meilleurs citoyens égorgés, noyés, septembrisés, fusillés, mitraillés, nous en aurons donc trois cents mille ? les réquisitions, les conscriptions, les levées en masse qui dévorent déjà toute notre jeunesse de vingt à trente ans, atteindront donc en suivant la proportion de un à dix nos centénaires eux-mêmes ? Vous voyez bien, citoyen Directoire, qu'il suffit de développer une fausse proposition pour en faire sentir le ridicule et l'absurdité. Mais en attendant que l'événement vienne nous apprendre ce qu'il faut rabattre de vos calculs effrayans, écoutez une allégorie que chacun sait aujourd'hui par cœur. Nous pourrons bien, ce semble, vous dire une fable, vous nous en avez tant débitées.

Un homme de bonne santé se croyoit malade, bien malade. Il fit appeller un jour des médecins qu'on disoit fort habiles. Ces docteurs n'avoient encore guéri personne, il est vrai, mais ils avoient fait de fort beaux livres que personne ne comprenoit, mais qu'on vendoit très-cher. Voilà donc nos opérateurs à l'ouvrage. Voilà le séné, la rhubarbe, le quina qui abondent chez notre malade. La lancette et le scapel sont mis en œuvre ; force diete, saignées aux pieds, aux bras, à la tête, saignées par tout ; et des sangsues, Dieu sait combien ! Bientôt notre homme dont la maladie n'avoit existé que dans une imagination folle et déréglée, en eut une réelle, sérieuse, opiniâtre. Il résista long-temps à la force du mal, parce qu'il étoit d'une constitu-

tion robuste. Mais enfin desséché par la diete et la saignée, déchiqueté dans presque tous ses membres, devenu un squelette à peine mobile, et gissant sur un misérable grabat que ses médecins aussi avides qu'ignorans vouloient bien encore lui laisser, il vit, quoiqu'un peu tard, la différence qu'il y a entre une belle et bonne maladie, et un mal imaginaire ; entre des médecins qui guérissent et des médecins qui font des livres. Il se repentit et voulut chasser de chez lui ces ministres de Pluton, et ces recruteurs des royaumes sombres. Mais quelle fut sa surprise, lorsqu'il les entendit s'écrier dans un langage de démoniaque : gardez-vous de nous renvoyer, ou vous êtes un homme perdu. Nous ne vous avons fait jeûner que le tiers de l'année ; ceux que vous prendrez pour nous remplacer, vous imposeront une diete perpétuelle. Nous ne vous avons disloqué que quelques membres, les autres vous rendront entiérement paralitique. Nous ne vous avons tiré que dix pintes de sang, les autres ne vous en laisseront pas une goutte. Enfin vous êtes mort, infailliblement mort si vous ne nous laissez opérer, déchiqueter, et saigner tout à notre aise. Que pensez-vous que répondit notre moribond ? l'indignation réveilla un reste de vigueur, et se levant sur son séant : quoi ! dit-il à ces malheureux, après avoir abusé si cruellement de ma confiance, et épuisé mes forces et ma bourse, vous me consolez de la sorte ! vous ne me laissez d'autre alternative que celle d'une mort prompte ou d'une agonie prolongée. Allez, barbares charlatans ! je n'ai pas plus foi en vos discours qu'en vos re-

medes ; il me suffit que vous dépréciez vos confreres pour avoir autant de confiance en eux que de mépris pour vous. Comme l'histoire ne parle pas que les médecins eussent *six cents mille hommes à dépenser*, on ignore s'ils partirent ou continuerent à vouloir *sauver* leur homme malgré lui. Mais peut-être que le feuillet du manuscrit grec qui étoit perdu se trouvera, et que nous saurons un jour à quoi nous en tenir sur le point intéressant.

Revenons à nos maux, qui dites-vous, seront décuplés par le retour de la royauté ? Sur quel fondement appuyez-vous cette assertion ? Les rois vous ont-ils mis dans leur confidence ? ou bien est-ce parce que vous fûtes d'affreux tyrans qu'ils doivent aussi l'être, comme si la guillotine, les coups de fusils, et les déportations étoient à votre avis la seule maniere de gouverner les peuples ! Mais nous que nos malheurs ont enfin instruits, nous pour qui la révolution a été un cours général de droit public et de politique, nous tirons de votre tyrannie et de vos folies une conséquence toute autrement favorable au retour de la royauté. Nous disons : par quel chemin retournerons-nous à la monarchie ? par la contrerévolution. Qu'est-ce que la contrerévolution ? C'est l'opposé de la révolution. Donc si la révolution a été sanglante, horrible, et souillée par des meurtres qui font frémir la nature, la contre-révolution qui est son contraire doit être douce, pacifique, et marquée par la justice, la clémence et l'oubli des injures. La santé est le contraire de la maladie, dit-on que la convalescence qui est le passage de la maladie à la santé soit

aussi une maladie ? non. Cessez donc de nous faire peur de la contrerévolution qui est notre convalescence politique. Hélas ! convenez de bonne foi que nous l'avons bien achetée, cette convalescence.

LE DIRECTOIRE.

Apprenez enfin que vous êtes placés entre la honte de succomber et la gloire de vaincre. Que si vous êtes vaincus l'infamie ne vous sauvera pas du malheur ; que si vous êtes victorieux, le bonheur et le repos feront oublier toutes les souffrances, seront le prix de tous les sacrifices.

LE PEUPLE.

Que nous fait aujourd'hui *la gloire de vaincre*, puisqu'elle ne nous donne jamais d'autre résultat que la nécessité, la cruelle nécessité de combattre et de vaincre sans cesse ? Il a été un moment où la paix étoit en vos mains ; n'en avez-vous pas rompu les négociations sous les plus frivoles prétextes ? depuis sept ans que de promesses de paix violées ! Quand nous eûmes conquis les Pays-Bas ; vous nous dites : encore la Hollande et la paix est faite. Nous prîmes la Hollande et la paix ne se fit pas. Nous avons depuis conquis le Milanès, puis le Piémont, puis la Suisse, puis l'Egypte, puis la Syrie, puis Naples, toujours sur l'espoir que la paix seroit dans quelques-uns de ces royaumes détruits et ravagés ; et au lieu de la paix, c'est la guerre et toutes ses fureurs que vos provocations sans cesse renaissantes, que vos prétentions absurdes, que vos chimeres de république universelle nous attirent. Et vous osez nous parler de la *honte de succom-*

ber ! comme si en supposant qu'il y eût de la honte à succomber sous tant d'ennemis, ce n'est pas à vous qui les avez provoqués qu'il faut s'en prendre ! Ah ! ce n'est pas là qu'est l'*infamie*. Elle est à vouloir tromper toute la terre comme vous avez fait le Peuple Français par des droits de l'homme mensongers, par des constitutions que vous foulez aux pieds. Elle est à porter le fer et la flamme chez des nations que vous avez alléchées par l'espérance de la liberté, et qui n'ont eu avec vous que la famine et l'anarchie ; elle est à placer vos concitoyens dans l'alternative ou de périr ou de faire partager à tout l'univers le fardeau de vos folies et de leur misere. Le Peuple Français, croyez-nous, en a assez fait pour sa gloire militaire. Il n'a d'autre *infamie* à expier aujourd'hui que celle de vous avoir eu pour maître, et d'avoir cru un seul instant *au bonheur*, *au repos*, à l'*abondance* que vous lui promettez sans cesse, bien résolus de ne jamais tenir parole.

LE DIRECTOIRE.

Vous ne savez pas combien les royalistes, sous le joug desquels les puissances coalisées veulent vous faire rentrer, sont rigoureux dans l'examen de la conduite, et dans le jugement des opinions ; combien peu parmi vous seroient innocens et purs à leurs yeux !

LE PEUPLE.

Eh ! comment pourrions-nous le savoir, puisque nous ne connoissons, nous n'éprouvons depuis dix ans que votre épouvantable inquisition ?

Que sont vos titres de *chouans*, de *muscadins*, d'*aristocrates*, de *suspects*, d'*otages*, d'*émigrés*, de *fédéralistes*, de *royalistes*, d'*anarchistes*, d'*alarmistes*, etc. sinon des *jugemens d'opinion* suivis immédiatement du jugement et de la mort de la personne. Dites-nous combien vos dénominations impies laissent parmi nous *d'hommes innocens et purs à vos yeux*, et nous vous dirons ensuite combien il en restera de sujets à la prétendue *rigueur* des royalistes ?

LE DIRECTOIRE.

Vous ne savez pas comment ils ont traité, même parmi les émigrés, ceux qui ne professoient pas leur respect religieux, leur soumission profonde au dogme insensé du despotisme absolu. Vous ignorez peut-être que plusieurs de ces protestans monarchiques ont été obligés de conquérir par des combats singuliers le honteux honneur d'obtenir une place dans les rangs de l'armée de Condé.

LE PEUPLE.

Nous ignorons sans doute que des combats singuliers fussent des titres pour entrer dans une armée, et qu'au moyen d'une tierce et d'une quarte on pût prouver qu'on étoit bon royaliste; mais ce que nous savons fort bien, c'est que les divisions que vous supposez parmi les émigrés n'existent plus que dans vos proclamations; c'est que le malheur commun a enfin réunis tous ceux d'entr'eux que des nuances d'opinion avoient d'abord tenus dans l'éloignement; c'est que chacun d'eux aujourd'hui feroit de grand cœur le

sacrifice de ses idées, de ses souvenirs, de son amour propre même à un gouvernement juste, ferme et raisonnable. Ah ! si jamais on dut être guéri de la manie des systêmes, c'est bien, ce semble, par l'exemple terrible que nous donnons à nos contemporains et à la postérité. Vos innovations ont produit tant de maux, que désormais le génie même et la vertu trembleront au nom seul de réforme, et craindront d'innover même en faisant le bien. La révolution en accablant l'espece humaine de calamité lui a enlevé jusqu'à la douce consolation de rêver le bonheur.

LE DIRECTOIRE.

Vous ne soupçonnez pas avec quelle fureur les écrivains stipendiés par l'Angleterre et le conseil du prétendant, inspirés par la haine nobiliaire et sacerdotale proclament les ressentimens et appellent les vengeances.

LE PEUPLE.

Pourquoi donc nous faites-vous un crime de les lire, ces écrivains *inspirés*, dites-vous, par tant de haines, et proclamant tant de vengeances ? il nous semble que la fureur et la haine ne sont pas assez séduisantes, pour éloigner de nous, avec tant de précautions les écrits pleins de fiel qu'elles inspirent ? Sans doute ces livres se dénonceroient eux-mêmes beaucoup mieux que vos phrases ne peuvent le faire. Ou vous nous croyez la nation du monde la plus stupide, ou il faut convenir que les écrivains que vous accusez d'être stipendiés par l'Angleterre, ne le sont que par des millions de lecteurs qui

les dévorent, que les haines et les fureurs que vous leur prêtez, ne sont que le frémissement de la vertu à l'aspect d'une génération toute entiere sur le point d'être engloutie dans l'abyme révolutionnaire creusé sous ses pas. Voilà, convenez-en, ces écrivains dont vos scellés brisent les presses, et qui vont expier dans les déserts brûlans de Synamarie le crime impardonnable d'avoir oublié que la liberté de la presse n'est que la liberté de caresser la faction triomphante et d'encenser le tyran à *l'ordre du jour.*

LE DIRECTOIRE.

Si les pages sanglantes de l'histoire d'Angleterre, du regne de Charles et de Jacques second, ne suffisent pas pour vous peindre le sort que réservent à la France ceux qui veulent y relever le trône, si les échafauds des Sydney ne sont pas assez éloquens, profitez de l'exemple que vous offrent, à Milan et à Naples, les tyrans qui se sont un moment ressaisi de la puissance; l'enfance et la vieillesse n'ont pas même été respectées. Voyez quel sort est réservé à tous ceux qui ont aimé, servi la liberté, comme à ceux qui ont combattu pour elle. Les uns reçoivent la mort, les autres l'attendent dans les fers.

LE PEUPLE.

Toute cette période seroit superbe si elle avoit un mot de vrai. Commençons par l'exemple de Milan et de Naples, où, selon vous, *la vieillesse et l'enfance n'ont pas même été respectées.* En vain vous avez fait insérer dans vos véridiques feuilles des relations mensongeres de ce qui s'est passé

dans ces deux villes au moment de leur délivrance ; en vain vous y faites massacrer des milliers de patriotes et dresser sur chaque place des forêts de potences : il n'eut peut-être pas été mal pour vos intérêts que ces pauvres patriotes fussent pendus, et vous auriez peut-être de bien bon cœur fourni la corde, tant vous auriez eu de plaisir à composer leurs oraisons funebres et à crier au meurtre et à la tyrannie. L'assassinat des ministres à Rastadt, la mort de Hoche, le massacre des prisonniers à Véronne, et tant d'autres, prouvent assez votre savoir faire en ce genre. Mais malheureusement pour vous les puissances coalisées n'ont pas voulu vous donner cette petite satisfaction. Des témoins oculaires, vos soldats mêmes, dont le témoignage vaut bien celui de vos gazettes, attestent que la chûte des arbres de la liberté s'est opérée par-tout aux acclamations universelles du peuple; que des *vivat* chouans, que des *te Deum* fanatiques ont succédé, sur toutes ces levres d'esclaves, aux cris de *vive la république*, *au chant du départ* et au refrein *du sang impur* ; que ces peuples ont porté le délire jusqu'à faire un sale usage de ces constitutions si belles que vous leur aviez laissées en échange de leur or et de leur indépendance ; qu'enfin ils sont tellement *fanatisés*, *démoralisés et royalisés*, qu'il n'est pas rare de voir une belle Italienne danser une sarabande avec un enfant des bords de la Néva, et chanter avec lui un *duo* dont la ritournelle est :

Les tyrans dont on nous fait peur
Sont les meilleures gens du monde.

Quant à l'Angleterre, nous avons lu aussi fort attentivement

attentivement l'histoire de sa révolution : nous avouons que nous n'y avons guere vu de *pages sanglantes* que celles consacrées au récit des événemens désastreux qui suivirent la chûte du trône. Comme nous aussi les Anglois eurent avec la république des *émigrés*, des *chouans*, des *fanatiques*, des *suspects* et des *otages*. Comme chez nous la mort violente du roi ouvrit sous les pas de la nation un abyme qui ne put se combler que par des milliers de cadavres. Que si, comme chez nous, la guerre extérieure n'y dévora pas un million d'hommes, c'est que Cromwel, qui valoit bien nos Robespierre et nos Syeyes, n'afficha pas, comme ceux-ci, le dogme insensé de la république universelle, et ne menaça pas de faire faire à un sale bonnet rouge le tour du globe. Au lieu d'accroître encore les terreurs des souverains que le supplice de Charles n'avoit déjà que trop épouvantés, il parvint par une politique adroite et raisonnable à faire presque oublier à l'Europe l'origine atroce de sa puissance et les crimes de son usurpation. Ainsi l'Angleterre put être déchirée par mille factions diverses et par le fléau de l'anarchie, elle n'eut au moins, ni *bataillons auxiliaires*, ni *réquisitionnaires*, ni *conscrits*, ni *levées en masse*, ni *colonnes mobiles*, ni tous les noms barbares qui fourmillent dans le dictionnaire de la liberté et dépeupleroient bientôt la terre. Et cependant, malgré cette différence essentielle, quels feux de joie, quelles acclamations, quelles réjouissances ne signalerent pas le retour de la monarchie ! C'étoit la renaissance du jour après onze années de ténebres. Le roi surpris des bénédictions qu'il

*

recevoit sur toutes les routes de son passage, s'écrioit avec attendrissement : *n'est-ce point par faute si j'ai été repoussé si long-temps par un si bon peuple.* L'illustre Clarendon, témoin et historien intégre de ces grands événemens, nous dit : *qu'on ne savoit plus où étoit ce peuple qui avoit commis tant d'excès et privé pendant si long-temps le roi du bonheur de régner sur d'excellens sujets.* Qu'on nous montre les vengeances atroces des royalistes ! Quelques grands coupables périrent par l'autorité des lois, au reste il n'y eut ni combats ni vengeances particulieres ; on sentit que la révolution avoit assez durée pour punir jusqu'à ses auteurs et à ses partisans eux-mêmes. La nation Angloise avoit eu aussi le bon esprit de voir que dans des troubles où il y a un grand nombre de gens abusés ou coupables, l'autorité qui succede est toujours trop heureuse de pardonner, et que l'intérêt du monarque autant que sa clémence nécessitent alors une amnistie.

LE DIRECTOIRE.

La coalition veut faire du drapeau tricolor le drap mortuaire de tous ceux qui l'ont arboré comme de tous ceux qui l'ont suivi, de ceux qui l'ont planté sur les murs de la Bastille le 14 juillet, comme de ceux qui l'ont élevé aux Tuileries le 10 août.

LE PEUPLE.

Montrez-nous le Français qui de gré ou de force, par persuasion ou par frayeur n'ait arboré ou du moins suivi votre drapeau tricolor. Supposer qu'ils seront tous massacrés pour l'avoir

fait est une absurdité que vous nous dites sans la croire. Quant à ceux qui l'ont planté sur les murs de la Bastille et des Tuileries, vos conspirations de Grenelle, de Prairial, de Babœuf, de Vendémiaire, etc., les ont déjà passablement éclairci, et pour peu que votre république dure, vous ne ferez que trop en effet du *drapeau tricolor leur drap mortuaire.*

LE DIRECTOIRE.

Les constituans, les législateurs de 91, les conventionnels de 92 sont solidaires aux yeux de la coalition du renversement du trône, le serment fait au jeu de paume est un crime égal à tous ceux qui depuis ont été faits à la république.

LE PEUPLE.

Personne ne doute que ceux qui violerent leur mandat en 89 et lancerent leur patrie dans la carriere sanglante de la révolution, ne soient aussi coupables pour le moins que ceux qui en 92 fonderent la république. Il n'y a entre les uns et les autres que cette différence, que les uns conspirateurs timides poserent seulement les principes, et que les autres plus effrontément scélérats tirerent la conséquence. Mais combien de grands talens dans la premiere assemblée se laisserent aller au vertige des nouveautés, et qui maintenant, dans les rigueurs de l'exil et de la persécution, expient la part qu'ils prirent au délire presque général de la nation ! Combien d'autres ont péri dans les tourmens de la révolution et ont subi le sort des enfans de Saturne. Où

êtes-vous Mirabeau, Barnave, Bailli, Camille-Desmoulins, coriphées de nos premiers troubles, et artisans de nos premiers malheurs, la tombe qui vous récele atteste que la providence a su tirer de vos fautes mêmes leur punition exemplaire, et qu'il n'est pas d'injustice et de désordre qui dans sa main toute-puissante ne soient des moyens d'ordre et de justice. Parmi ceux que le fer ou vos listes ont épargnés, combien gémissent en silence de leurs erreurs et de vos crimes qu'ils se reprochent, et brûlent de faire à leur pays autant de bien qu'ils lui ont fait de mal par de vain systêmes et d'extravagantes théories. Pour les incorrigibles qui continuent à se vautrer dans la boue, quel que soit leur sort dans un changement, que nous importe !

LE DIRECTOIRE

Alors aussi seroit atteint le militaire qui n'a pas voulu fusiller les provocateurs des états-généraux, les membres des états de Dauphiné et de Bretagne en 88, comme celui qui n'a pas imité Lambesc en 89; celui qui a promis de servir la nation à la fuite du roi en 91, comme celui qui a depuis juré fidélité à la république.

LE PEUPLE.

On ne fusilloit pas avant la révolution, cette invention est toute entiere du nouveau régime; mais nous n'avons pas oublié, et vous le savez aussi bien que nous, que des détentions moins longues, moins cruelles, moins arbitraires que les vôtres ne frapperent qu'un très-petit nombre de ces personnages dont vous nous parlez, qu'ils

sont tous ou quasi tous morts victimes de vos fureurs ou portés sur vos listes de proscription, et que dans leur exil ils versent des larmes ameres sur les malheurs d'une révolution dont sans la prévoir ils allumerent la premiere éteincelle. D'ailleurs sept années de guerre ont fort éclairci les rangs des militaires dont vous nous parlez; pour le peu qui reste, l'exemple de Pichegru, l'ami de l'Europe entiere quoique ayant été un de vos généraux, prouve que l'on sait faire la distinction du militaire qui en vous défendant croit défendre son pays, de celui qui s'est constitué seulement le satellite et le plat valet de la tyrannie. D'ailleurs, si les circonstances devenoient plus pressantes, vous verriez qu'une foule de ces militaires prétendus coupables sauroient bien le chemin de se faire pardonner.

LE DIRECTOIRE.

Alors seroient poursuivis les signataires de ces nombreuses adresses d'adhésion, que de toutes les parties de la France arrivoient aux états-généraux devenus assemblée nationale, et qui seroient extraites des archives pour devenir des titres de proscription, comme celles qui ont applaudi aux autres époques de la révolution.

LE PEUPLE.

Toutes ces adresses seroient jettées dans le même bûcher qui dévoreroit vos vingt mille lois et vos cinq à six chiffons constitutionnels.

LE DIRECTOIRE.

Alors seroient sacrifiés ces honorables trans-

fugés de la caste privilégiée qui vinrent se ranger dans les bataillons des hommes libres et rendre hommage à l'égalité.

LE PEUPLE.

Vous n'avez pas attendu si tard à les punir vous-mêmes. Tous ou presque tous n'ont-ils pas été dévorés par vos échafauds ou inscrits sur vos listes de mort. Les Lameth, les d'Aiguillon, les Lafayette et tant d'autres qui promenent dans l'Europe des noms flétris et déshonorés ne prouvent-ils pas avec quelle rapidité vous faites justice vous-mêmes de vos instituteurs et de vos maîtres.

LE DIRECTOIRE.

Alors seroient livrés à l'anathême sacerdotal les prêtres qui ont secoué le joug de Rome en 90, comme ceux qui ont abjuré leur culte en 93; ceux qui ont conservé leurs fonctions et ont juré d'être fidelles aux lois de la république, comme ceux qui ont changé d'état et se sont soumis aux lois de l'hymen.

LE PEUPLE.

C'est-à-dire qu'il nous faut prolonger les horreurs de la guerre et laisser égorger peut-être encore un million d'hommes pour sauver à quelques mauvais prêtres, libertins ou renégats, la honte salutaire d'une pénitence publique.

LE DIRECTOIRE.

Alors seroient persécutés tous les magistrats qui se sont honorés du choix du peuple, qui, après

s'être assis sur les fleurs de lys, ont jugé dans les tribunaux populaires. Leur probité ne les justifieroit point aux yeux de leurs ennemis, irrités de ne pouvoir donner un faux motif à leurs cruautés.

LE PEUPLE.

Ceux de ces juges qui négligeant vos vingt mille lois contradictoires ont jugé les affaires criminelles et civiles d'après ce droit naturel, d'après cette justice originelle dont la minute est dans tous les cœurs bienfaits; ceux-là, bien loin de redouter des vengeances, ont droit à notre reconnoissance et à notre estime. Il faudra les remercier un jour d'avoir été les seuls à conserver une étincelle du feu sacré de la justice que votre législation barbare alloit éteindre. Quant à ceux en qui vos décrets atroces ont trouvé des ministres complaisans et dociles, l'amnistie pourra bien les sauver de la mort, mais ne les sauvera pas du mépris et de l'infamie.

LE DIRECTOIRE.

Alors seroit soumis à la censure ecclésiastique et à la dégradation civile cet époux que le divorce a délivré d'un lien malheureux, du danger de blesser les mœurs. Alors les fruits d'une union chérie et fortunée seroient sans noms, sans parens, sans états, proscrits au nom de Dieu et de la monarchie.

LE PEUPLE.

Ah! voilà bien quel a été dans le cours de cette révolution votre piege le plus ordinaire.

Vous avez profité de l'influence des passions sur une nation légere, frivole, et d'un tempérament inflammable; vous avez égaré son bras et enivré sa raison, et quand les maux ont été commis, quand le passé n'a plus été en son pouvoir, vous l'avez retenu dans l'abyme du crime par la honte du repentir et la crainte du châtiment. Vous avez détruit le frein de l'autorité paternelle; vous avez rendu les enfans indépendans et libres de leurs patrimoines et de leurs personnes à un âge où l'on peut à peine disposer sagement d'un écu; et que ces enfans, sans Mentor et sans regle, se sont livrés aux désordres et à la licence la plus effrénée; quand ils ont dissipé en un clin-d'œil le fruit de cinquante ans de travaux et d'épargnes; quand cette conduite scandaleuse a porté le poignard du désespoir dans le sein d'un pere, vous avez dit : tant mieux, ceux-ci au moins seront des nôtres; ils ont donné des gages à la république. Sans doute que votre divorce avoit bien aussi le même objet. Par lui vous avez relâché des nœuds sur l'indissolubilité desquels reposoient les premieres bases de la société comme les plus douces affections de la nature. Graces au divorce le mariage n'est plus aujourd'hui qu'une prostitution légale ou le sacrement de l'adultere. Mais vous avez pensé vous faire des amis dans les divorcés : détrompez-vous; de mauvais époux seront toujours de mauvais défenseurs de tous les régimes possibles. Celui qui n'a pas craint la censure du public est de sa conscience, ne craint pas la *censure ecclésiastique* dont vous le menacez; celui qui s'est dégradé à ses propres yeux, se moquera de la *dégradation civile*; celui qui

abandonnera à la charité publique des enfans d'un légitime lit, pour les plaisirs d'un hymen coupable, s'embarrassera fort peu que les fruits de cette union nouvelle restent *sans état, sans parens, sans famille.* Pour la *proscription au nom de Dieu et de la monarchie*, dont vous menacez ces pauvres petites créatures, nous savons très-bien que vous seuls pouvez faire un crime des malheurs de la naissance : nous ne doutons pas au contraire qu'un législateur humain et sage, en prévenant les maux à venir, ne prît en considération le sort des malheureuses et innocentes victimes des désordres passés.

LE DIRECTOIRE.

Alors les haines particulieres redoubleroient d'activité.

LE PEUPLE.

Nous doutons qu'en enfer même elles pussent devenir plus vives, plus meurtrieres que vous ne les avez faites; mais bien loin que le retour de la monarchie pût en redoubler l'activité, nous sommes convaincus que le seul moyen d'y mettre un terme est ce retour même. « Sans doute, » sous l'empire du pouvoir illégitime, les plus » horribles vengeances sont à craindre; car qui » auroit le droit de les réprimer, s'écrie à ce » sujet un écrivain royaliste (1), la victime ne » peut invoquer à son aide l'autorité des lois » qui n'existe plus et d'un gouvernement qui

---

(1) M. d'Antraigues.

» n'est que l'œuvre du crime et de l'usurpation.
» Il en est tout autrement d'un gouvernement
» fondé sur ses bases légitimes. Alors il est démontré
» que le plus parfait, le plus pur des royalistes,
» le plus griévement outragé dans ses parens,
» dans ses propriétés, doit être puni de mort
» s'il ose venger lui-même ses propres injures,
» quand le roi lui en a commandé le pardon. (1) »

LE DIRECTOIRE.

Le bouleversement des fortunes seroit universel.

LE PEUPLE.

Quand les fortunes et les propriétés ont passé en d'autres mains par des voies iniques, savez-vous comment s'appelle alors un bouleversement ? Une restitution.

LE DIRECTOIRE.

Le premier acte des vainqueurs seroit de dépouiller les acquéreurs de domaines nationaux.

LE PEUPLE.

La victoire vous donne bien le droit de déposséder de leurs biens de légitimes propriétaires, pourquoi ne donneroit-elle pas aux ennemis celui de les leur rendre ? Mais ensuite ces acquéreurs ne sont-ils pas déjà depuis long-temps remboursés par les revenus du prix de leurs acquisitions ?

---

(1) Dix mois après la date de l'écrit dont on donne ici un fragment, Louis XVIII a prononcé dans sa déclaration ce mot si connu et si digne de l'être : *qui oseroit se venger quand le roi pardonne.*

Ignorent-ils que la république triomphante reviendra tôt ou tard sur ces ventes faites à vil prix ? qu'ont-ils donc à craindre du retour des vrais propriétaires ? Aussi un très-grand nombre d'entr'eux le verroit sans peine ; ils y retrouveroient tout à la fois la paix pour le présent, la tranquille possession de ce qui leur appartient pour l'avenir, et ce qui est plus précieux encore, ce calme intérieur qui fait seul la félicité de l'homme sur la terre, et qu'on n'obtient jamais par des richesses injustement acquises.

LE DIRECTOIRE.

Et d'abord la dîme ecclésiastique seroit réclamée, la bible à la main, par les prêtres, comme le fermage, le champart et le cens, le seroient par les nobles. Le droit divin, le droit féodal, le trône et l'autel renoueroient leur antique alliance, préléveroient de nouveau le tribut des productions territoriales de la France, le fruit des avances des propriétaires, le produit des sueurs du cultivateur, et pour recouvrer ce pesant et inique impôt, le sol de la république offriroit de nouveau aux François humiliés le spectacle hideux des prisons, des potences, des chaînes et des carcans.

LE PEUPLE.

Que diriez-vous si votre république étoit encore à naître et que la royauté siégeant à sa place nous tînt le discours suivant, qui seroit la parodie du vôtre : « vous vous plaignez de
» la dîme, du cens, du champart et de mille
» droits que vous jugez onéreux, qui le sont

» peut-être, mais qui au moins vous laissent » vivre..... Vous désirez la république, citoyens..... et d'abord au lieu de la dîme et » du champart vous lui payerez le *quart* de vos » biens en *don patriotique* ; les jacobins et les » philosophes renoueront leur antique alliance et » préléveront bientôt le produit total des avances » des propriétaires et des sueurs du cultivateur, » à l'aide de leur *maximum*, de leurs *réquisitions* » de tout genre, de leurs *emprunts forcés*, de » leurs *appels aux denrées*, (1) de leurs *contributions mobiliaires*, *foncieres*, *somptuaires*, » *personnelles*, de leurs *octrois municipaux*, » de leurs *droits de passe* et de *fenêtres*, de » leurs *timbres* de toute espece, sans compter » la *banqueroute* et les *assignats*, ces deux » nouvelles especes d'impôts propres à la liberté » et qui dessécheront votre sol comme si le feu » du ciel y eût passé ; et pour recouvrer ces » droits dévorateurs, on ne vous mettra pas dans » les prisons qui regorgeront d'autres coupables, » mais on vendra jusqu'à votre lit de douleur » et à votre derniere chaise, on vous chassera » de votre demeure, et on vous réduira à n'avoir » d'autre toit que le ciel et d'autre matelats que » le pavé de vos rues. » Que pensez-vous, citoyen Directoire, que nous pussions répondre à une telle harangue, appuyée sur des faits qui nous touchent et nous pressent de toutes parts ?

---

(1) Nouvelle maniere de voler. Au moyen de ces *appels aux denrées*, le département de l'Ain, qui n'a pas recueilli cette année du grain pour ensemencer ses terres, est obligé d'en acheter bien cher de ses voisins, pour le revendre à quart de prix à la république.

N'allons pas plus loin, citoyen Directoire, cessez de vous battre les flancs à arrondir des phrases et les brillanter de vos métaphores. Croyez-nous, le voile est tombé, il ne se relevera plus; gouvernez-nous despotiquement; tuez par vos lois fiscales un reste de commerce et d'industrie; guerroyez contre tout l'univers; prenez nos enfans, vuidez nos poches, fusillez, guillotinez, emprisonnez; vous êtes les plus forts, il n'y a rien à dire; vous nous tenez le pistolet sur la poitrine, nous devons respecter votre puissance, cela est clair; mais n'imaginez pas nous faire croire, que si la coalition étoit victorieuse elle rendroit les François responsables des crimes qu'ils ne commirent jamais, qu'ils détestent, et qui sont l'ouvrage d'un petit nombre d'ambitieux et de quelques brigands. Ne vous mêlez donc plus de raisonner; on n'a jamais vu Cartouche argumenter avec les passans, et vouloir leur prouver qu'il leur prenoit leur bien pour leur bien : soyez aussi conséquent que Cartouche.

Nous terminons, citoyen Directoire, par une courte observation : pourquoi avez-vous oublié de nous rappeller l'époque la plus remarquable de la révolution ? celle du 21 janvier. Nous ne savons que penser de cette réticence. Votre silence est-il l'effet de vos remords, et reconnoissez-vous enfin les coups de la justice divine qui a déjà frappé un si grand nombre de ces Conventionnels coupables de cet épouvantable attentat, ou êtes-vous las d'associer à ce forfait les François indignés, pour qui cette affreuse époque est un jour d'afflictions et de deuil, de honte et d'horreur? Mais quels que soient les motifs de votre silence,

il faut vous en savoir quelque gré, et vous rappeler que si, au milieu de vos richesses et de vos triomphes, vous ne pouvez obtenir le calme et la paix dont jouit le juste dans la misere et l'obscurité, la providence vous conserve peut-être encore un asile sur la terre. Carnot, cet associé de Roberspierre, ne vit-il pas ignoré dans quelque coin de l'Allemagne.

Adieu, citoyen Directoire, nous allons voir chez nous s'il n'y a point de gendarme ou de garnisaire.